

# *Il Volantino Europeo n°18*

## *Octobre 2007*

Bulletin internautique de l'Association Piotr-Tchaadaev



Paysage de Bourgogne, 2007

© G.M.

### ***Editorial***

*A l'heure où nous mettons sous presse, selon la formule consacrée, nous ne sommes sûrs que d'une chose, Lipotmezö va fermer, avec toutes les conséquences que nous avons énoncées dans de précédents bulletins. Tous les projets de coopération et de jumelage doivent repasser par la case départ, la prison nous étant pour l'heure épargnée, mais la caisse de communauté étant elle certainement vide... Heureusement, il reste quelques bonnes et farouches volontés qui devraient permettre la poursuite des échanges franco-hongrois en 2008, tout en y associant aussi d'autres partenaires européens. Il s'agit d'un travail de fourmi ou de bénédictin, comme on voudra.*

*Pendant ce temps en France, les médecins et leurs patients sont inquiets, notamment devant les projets de franchises. En Hongrie, il y a aussi une grave crise de confiance entre les professionnels de santé et le gouvernement. Un tour d'Europe complet ne donnerait sans doute pas davantage matière à optimisme...*

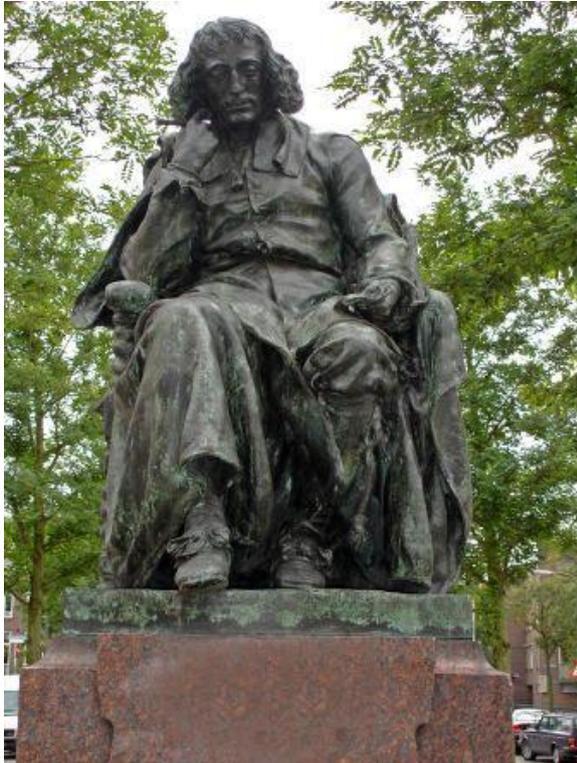
*La santé, pour nos différents gouvernements européens, a cessé d'être une priorité. L'a-t-elle jamais été ? En France, l'instauration de la Sécurité sociale par une loi en 1946, ou le National Health fondé en 1948 en Angleterre, devraient quand même nous faire réfléchir. Sur – ou sous - les décombres de la Deuxième guerre mondiale, il fallait alors que les citoyens du Vieux Monde aient quelques assurances pour construire leur avenir. Dans le Bloc dit de l'Est, les systèmes de santé n'ont semble-t-il jamais été florissants, ni même efficaces, mais ils offraient à la majeure partie de la population l'apparence d'une égalité d'accès aux soins, que beaucoup ont eu l'occasion de regretter depuis la Chute du Mur.*

*Aujourd'hui, dans une Europe désormais unie et vouée au progrès économique et social, il est inacceptable en termes de politique de santé de « revenir en arrière ». En tant que professionnels de la santé, nous n'accepterons jamais une médecine à plusieurs vitesses, ni une médecine gestionnaire, qui sont forcément synonymes d'inégalités et d'exclusion des soins pour un nombre toujours croissant de personnes.*

*C'est pourquoi il nous semble que la poursuite des échanges entre nos différents pays est le gage d'une évolution concertée des systèmes de santé respectifs, où nos exigences de professionnels ne le cèdent en rien à notre vigilance de citoyens.*

## *L'actualité de Spinoza dans l'art et la thérapie*

Présenté au Colloque « Un Divan sur le Danube » à Budapest, le 18 mai 2007



Spinoza par Frédéric Hexamer, bronze sur socle en granit rouge, 1878-1880 © Carla van der Werf, 2007

### *Introduction*

Le philosophe Henri Bergson disait dans une lettre à Léon Brunschwig : « Nous avons beau nous être engagés, par nos réflexions personnelles, dans des voies différentes de celles que Spinoza a suivies, nous n'en redevenons pas moins spinozistes, dans une certaine mesure, chaque fois que nous relisons l'*Ethique*, parce que nous avons l'impression nette que telle est exactement l'altitude où la philosophie doit se placer, telle est l'atmosphère où réellement le philosophe respire. On pourrait dire que tout philosophe a deux philosophies, la sienne et celle de Spinoza » (1).

Je pense que cet énoncé situe le propos de ma communication ici à Budapest.

Peut-être avons-nous tous un peu notre Spinoza ?

C'est en tant qu'artiste qui fait depuis un certain nombre d'années un parcours avec

Spinoza, que je me pose, et non pas en tant que philosophe, ni comme psychanalyste dont il va être question également.

En quoi consiste cette actualité de Spinoza ? Et comment se fait-il que depuis trois siècles sa pensée inspire aussi bien les philosophes, les scientifiques que les artistes ?

Et comment donc, peut-on inscrire Spinoza dans une filiation ?

### *Filiation*

Spinoza (1632-1677) s'est rendu célèbre comme le commentateur de Descartes (2). Le dualisme des substances chez Descartes apparaît comme difficilement tenable, et Spinoza tire la conclusion qu'il faut se rendre à l'évidence, qu'il n'y a qu'une seule substance, donc on est dans un monisme.

Ensuite au XVIII<sup>ème</sup> siècle on a tiré prétexte justement de ce monisme pour déclarer que Spinoza n'était ni plus ni moins qu'un athée, quelqu'un qui fait disparaître l'âme et qui sous prétexte de parler de Dieu en réalité ne parle que de la Nature. On aurait inventé le terme de panthéisme pour l'appliquer à Spinoza.

Au XIX<sup>ème</sup> siècle Spinoza est l'enjeu d'une querelle terrible en Allemagne : Jacobi accuse Lessing d'être Spinoziste et Lessing accuse Jacobi d'être obscurantiste. On se met dans l'idée que finalement Spinoza c'est le penseur de l'émancipation intellectuelle, celui qui met en lumière les véritables causes ou, en tout cas, notre incapacité à identifier les véritables causes. Il est le penseur rationaliste par excellence. Et puis au XX<sup>ème</sup> siècle il est très intéressant de voir comment Spinoza est l'enjeu de deux lectures : une lecture qui est plutôt d'inspiration matérialiste, c'est la lecture que Marx accrédite et qui va permettre à Althusser notamment, de présenter la pensée de Spinoza comme une pensée sans sujet, un processus sans sujet. Et puis, aujourd'hui on se sert beaucoup de Spinoza comme le penseur d'une sagesse assez proche du bouddhisme. Le penseur qui permet de nous laisser entrevoir la sérénité, l'idée d'éternité dans l'immanence.

### *Spinoza et l'art*

L'art comme toute activité culturelle a ses racines dans la société dans laquelle il se développe. L'évolution à l'intérieur de cette société et son histoire vont souvent de pair avec des traditions construites sur un

fondement philosophique. L'histoire de l'art montre bien cet enchevêtrement entre imagination et pensée. Pour Spinoza la liberté de pensée est fondamentale aussi bien sur un plan individuel que sur un plan collectif ; une liberté qui distingue les différences en perspective et qui les accepte. L'accent que met Spinoza sur la tolérance est ô combien actuel à notre époque d'instabilité et de conflits ethnoculturels. Conjuguer et juxtaposer les arts plastiques avec les domaines linguistiques, philosophiques, psychologiques, ou politiques, est un défi auquel de nombreux artistes contemporains répondent. Spinoza parle dans l'Éthique de « l'imagination » qu'il considère comme le premier genre de connaissance; en effet, celui qui s'est libéré par le moyen de son propre entendement n'éprouve plus le besoin de représentations et n'est plus importuné par des illusions.

Je reviendrai plus tard sur l'idée de l'imagination. L'ironie de l'histoire veut qu'au cours des siècles nombre d'artistes – peintres, sculpteurs, écrivains, poètes, compositeurs – se soient inspirés par la philosophie de Spinoza, même aux époques où de vastes cercles lui faisaient encore la réputation d'un penseur avec qui il valait mieux ne pas se compromettre.

Les romantiques allemands furent séduits par ses idées sur l'unité de l'homme et de la nature, comme par exemple le peintre Philipp Otto Runge, grand admirateur du spinozisme, qui concrétise dans ses toiles une conception du monde impensable sans Spinoza et qui exerce une influence évidente sur les peintres Casper David Friedrich, Karl Gustav Carus, et sur d'autres.

Aux Pays-Bas on constate une influence plus ou moins directe de Spinoza sur le mouvement De Stijl, à la fois sur les plans éthiques et esthétiques. La bibliothèque du Stijl possède un exemplaire de « l'Éthique », et dans ses essais Mondrian formule une approche de l'art qui semble empruntée à Spinoza (3). Mondrian soutient en effet, que l'art ne doit pas exprimer des sentiments individuels, mais traduire esthétiquement la réalité et l'homme 'par une perception universelle' : l'artiste qui crée une image de la nature par l'observation visuelle engendre inévitablement une vision tragique. Mondrian qui veut s'affranchir de cette « sensation » tragique, juge qu'une approche plus profonde qui permette de transmuier l'individuel en universel est donc nécessaire.

« le tragique ne disparaîtra que par la création d'une ultime unité ; c'est beaucoup moins réalisable dans la vie visible que dans la vie abstraite. C'est pourquoi l'art est en avance sur la vie. » Pour donner forme à cette conception plus profonde, Mondrian et ses amis mettent en œuvre une « méthode » géométrique, comme celle de Spinoza.

Pendant les années soixante l'art moderne ignore le spinozisme. La conception que Mondrian estimait nécessaire est dorénavant jugée irréalisable et moins importante que l'expression manifestement subjective, souvent dans un contexte social familier. Dans le monde occidental où les anciens systèmes de croyances, les idéologies sociales universelles et la religion semblent avoir perdu leur crédibilité, ce n'est pas l'intelligence qui semble pouvoir devenir une bouée de secours spirituelle, mais l'imagination. Le mot-clé, c'est l'authenticité et on cherche des moyens pour donner forme à des expériences authentiques.

L'expérience authentique qui s'exprime dans l'œuvre d'art est depuis toujours considérée comme supérieure que l'observation objective de l'intelligence. Une telle notion a le danger de faire prendre l'art pour la réalité.

C'est une des raisons pour laquelle au 20ème siècle une grande partie de l'art s'est dressée contre l'art même et que l'on a renversé de son piédestal l'œuvre d'art, idole adorée dans les musées.

Cet iconoclasme a suscité à son tour une réaction. Beaucoup d'artistes cherchent aujourd'hui, au 21ème siècle à rétablir la foi dans l'art. Pour nous libérer du préjugé, de l'infatuation, le modernisme nous a appris à faire exploser de l'intérieur des inventions, considérées comme une nécessité, un refuge temporaire où les choses gardent encore une apparence de signification.

*Quelques expériences artistiques récentes autour de Spinoza et sa pensée.*

L'exposition « A stone in flight » est présentée en 1997 à Amsterdam, et plus tard à l'Institut néerlandais à Paris ; elle présente huit artistes néerlandais et anglais qui « se situent » par rapport à Spinoza. Dans le cadre de cette exposition, l'artiste et philosophe israélien Joseph Semah fait une performance et cite des passages de l'Éthique en hébreu durant onze heures.

Une initiative intéressante voit le jour en Allemagne en 2006. Il s'agit d'une exposition qui va voyager dans différents pays européens : « everybody is a stranger somewhere », qui a pour thème les déplacements ethniques dans le monde : on y rencontre Spinoza et son histoire familiale.

En 2006, moi-même, j'ai été sollicitée pour faire un projet avec un groupe d'artistes en résidence à l'Académie des Beaux Arts de La Haye, Pays-Bas. Tous sont de différentes origines; l'exposition s'intitulera « inspired by Spinoza » et montre sept rencontres avec Spinoza, placées dans la culture de chaque artiste.

Des portraits de Spinoza apparaissent depuis le 17<sup>ème</sup> siècle. Un seul – une gravure sur cuivre – semble être authentique. En 1913 paraît le livre d'Ernst Altkirch : « Spinoza im Porträt », puis en 1997 « the unknown face » de Rudi Ekkart ; les deux ouvrages se rendent sur le terrain glissant de la spéculation des portraits de Spinoza du 17<sup>e</sup> siècle jusqu'à aujourd'hui.

Il y a de nombreuses médailles ou bas reliefs à l'effigie du philosophe, ainsi que des statues et des sculptures se trouvant dans les différentes villes où Spinoza a vécu. (Amsterdam, Rijnsburg, Voorburg, La Haye). Le musée « la Maison de Spinoza » à Rijnsburg possède une intéressante collection de statuettes et de bustes.

A Budapest un bas-relief de Spinoza de la main du sculpteur Antal Czinder a été inauguré en 2002 sur la façade du Spinoza-Haz, lieu de conférences, galerie avec salon de thé et restaurant dans la Dob utca.

### *Etre spinoziste*

Des spinozistes modernes comme Antonio Negri, Christopher Norris ont souligné l'importance de l'imagination dans la philosophie de Spinoza. Certes, ce dernier considère l'imagination subordonnée à la haute connaissance à laquelle l'entendement peut mener l'homme, mais en soi il ne condamne pas la représentation que l'esprit peut se faire. Notre propension à nous faire des représentations des choses est organique et irrépressible, mais elle peut subsister dans la philosophie de Spinoza à côté de notre conscience de son insuffisance. La puissance de l'imagination nous permet de donner une signification à notre existence dans l'infini du « pourquoi sans réponse » dont parle Louis

Couperus, grand romancier néerlandais (1862 – 1923).

Et, n'est-ce pas justement cette puissance-là qui, combinée avec la puissance d'agir et de produire, est la source de ce que nous nommons art ? Et l'artiste, ne serait-il pas celui qui, considérant, comme dit Spinoza l'imagination comme une « vertu de sa nature » tente sans cesse de combler le fossé entre imaginaire et réel produisant des objets conformes à ceux qu'il imagine. La chose est une affaire de désir. Par ce terme Spinoza désigne « l'appétit accompagné de la conscience de soi-même ».

Or l'appétit est le conatus par lequel chaque chose s'efforce de persévérer dans son être, du moins lorsque cet effort se rapporte simultanément à l'esprit et au corps, puisque lorsque l'esprit seul est en jeu le conatus prend le nom de volonté.

Ainsi le désir vise consciemment à nous procurer de la joie « le passage d'une moindre à une plus grande perfection » et à nous éviter la tristesse.

Gilles Deleuze a su redonner au spinozisme une vigueur et une actualité philosophiques et qui affirme qu'être spinoziste est « celui qui travaille sur Spinoza, sur les concepts de Spinoza, à condition que ce soit avec assez de reconnaissance et d'admiration. Mais aussi celui qui, non philosophe, reçoit de Spinoza un affect, un ensemble d'affects, une détermination cinétique, une impulsion et qui fait ainsi de Spinoza une rencontre et un amour. Le caractère unique de Spinoza, c'est que lui, le plus philosophe des philosophes (...) il apprend au philosophe à devenir non philosophe » (4).

### *Spinoza et la thérapie*

Hier comme aujourd'hui on s'interroge sur les convergences entre Spinoza et la psychanalyse, comme l'attestent les colloques « Spinoza au XXème siècle » en 1990 à Paris ; le troisième Congrès de l'Institut Spinoza à Jérusalem en 1991, et « Spinoza et la psychanalyse » à l'ENS à Paris en mars dernier.

On peut se demander quelles sont les sources d'un tel intérêt ?

Freud a peu parlé de Spinoza. Le 28 juin 1931 il écrit dans une lettre à Lothar Bickel : « J'admets tout à fait ma dépendance à l'égard de la doctrine de Spinoza. Il n'y avait pas de raison pour que je mentionne explicitement son

nom puisque j'ai construit mes hypothèses à partir du climat qu'il a créé plutôt qu'à partir d'une étude de son œuvre ».

Contrairement à Freud, Lacan est un lecteur de Spinoza. En exergue à sa thèse de doctorat de médecine « de la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité » en 1932, il met la proposition LVII de l'Éthique III en latin et, à la fin de sa thèse il y revient par une traduction en français suivie d'un commentaire.

Voici la proposition en français par le traducteur Roland Caillois :

« Tout sentiment d'un individu diffère du sentiment d'un autre autant que l'essence de l'un diffère de l'essence de l'autre ».

En 1964 Lacan prononce une conférence à l'ENS qui s'intitulera « l'excommunication », et qui est un commentaire du Herem de Spinoza. Cette conférence annonce sa rupture avec l'IPA, International Psychoanalytical Association.

La question d'une influence de Spinoza sur Freud a fait très tôt l'objet des controverses. « Il n'y a pas de chemin direct de Spinoza à la psychanalyse » affirme en 1927 le Hongrois Bernhard Alexander. Puis en 1966-1967 le New-yorkais William Aron veut démontrer le contraire, relevant tous les canaux littéraires ou scientifiques par lesquels le spinozisme a pu être présent dans la formation intellectuelle chez Freud.

A la question « que penser de cette hypothèse d'influence de Spinoza sur Freud ? », Michèle Bertrand répond : « Compte tenu des trois siècles qui séparent les œuvres des deux auteurs, elle me paraît difficile à évaluer. Il faut passer en effet, comme le fait W. Aron par une multitude de chemins indirects, qui s'entrecroisent avec d'autres courants de pensée. Le poids spécifique de la pensée de Spinoza sur celle de Freud en devient presque impossible à repérer » (5).

La question d'éventuelles convergences entre Spinoza et Freud est pour elle plutôt une question de désir d'établir un lien entre eux par un commun intérêt de la part de leurs lecteurs. Il y aurait certainement beaucoup à dire sur une identification des concepts spinoziens aux concepts freudiens. Mais je ne me sens pas compétente pour entreprendre cette démarche. Sans doute, les catégories de la philosophie de Spinoza ne peuvent-elles être simplement transposées dans le langage et les concepts de la psychanalyse.

Extraire de la construction intellectuelle des éléments pour les remplacer dans un contexte qui non seulement est différent, mais n'appartient pas à la même culture, relève pour le moins d'un bricolage injustifié. Par contre, le désir de référer Spinoza à la psychanalyse mérite d'être interrogé.

Michèle Bertrand : « La philosophie de Spinoza n'est pas seulement savoir, mais transformation de soi par le savoir ; ascèse et renforcement de la puissance à exister par la satisfaction que procure le savoir. Ainsi peut s'expliquer l'insistance de la confrontation au niveau des enjeux thérapeutiques ».

### *Le désir*

Il n'y a pas de désir sans idée de l'objet de ce désir. « Le désir est l'essence même de l'homme, en tant qu'elle est conçue comme déterminée, par une quelconque affection d'elle-même, à faire quelque chose » (6).

Miguel Benasayag, philosophe et psychanalyste, distingue deux optiques radicalement différentes par rapport au désir : « L'homme désire parce qu'il n'est pas encore. Cette logique du désir/manque trouve son accomplissement dans la théorie de Lacan, à savoir : le désir qui naît du manque ne peut pourtant jamais trouver son objet. L'objet du désir est toujours un « objet métonymique ». C'est-à-dire le désir fait erreur sur la personne, c'est-à-dire qu'il va investir l'objet d'une façon plutôt arbitraire et non de par la nature de cet objet capable intrinsèquement de combler le manque. Rien ne peut combler le manque, tout objet est condamné à choir une fois atteint.

L'autre philosophie relative au désir est celle de Spinoza, pour qui le désir, loin de surgir d'un manque structurel, est l'expression même de la plénitude de l'être. Le désir est pour les philosophes néoplatoniciens, la puissance et l'activité de l'étant, qui vise à maintenir et à développer le « conatus », l'effort de persévérer dans son être. La différence entre les deux logiques coïncide avec ce que Spinoza présente dans son traité des passions comme la différence entre les « passions tristes » et les « passions joyeuses ». Les premières sont celles qui réduisent l'homme à l'impuissance par décomposition des liens ; les deuxièmes augmentent la puissance par des compositions infinies dans lesquelles l'homme devient le monde » (7).

*Quelle est la place de Spinoza dans mon travail thérapeutique et artistique ?*



Carla van der Werf, 1989

Ce qui est très important chez Spinoza c'est la puissance d'être affecté, pas nécessairement par des choses joyeuses. L'hôpital psychiatrique est un lieu de souffrance par excellence, où, la joie pour la plupart des patients, a été mise en suspens en faveur de la tristesse.

Il y a 20 ans au sein de cette institution nous avons créé un Atelier d'Art qui propose un espace de liberté dans lequel le patient, par le médiateur artistique, a la possibilité de se découvrir dans le rôle d'une personne agissante, décidant pour et pensant par lui-même. Notre rôle est d'accompagner la personne dans son processus, tout en s'efforçant de ne pas projeter nos attentes sur elle mais simplement d'être là. Cet être-là est une participation par l'écoute, par l'échange ou par un conseil ; être témoin quand la personne se met en résonance avec l'ambiance de nos ateliers. La singularité et le devenir dans la rencontre avec la personne hospitalisée peuvent y prendre tout leur sens. Pour qu'il y ait affect, il faut qu'il y ait un corps engagé.

Deleuze aussi bien que Benasayag insistent sur l'énoncé de Spinoza : « On ne sait pas ce que peut le corps » (8). Selon Spinoza un corps affecte d'autres corps ou est affecté par d'autres corps. C'est ce pouvoir d'affecter et d'être affecté qui définit aussi un corps dans son individualité.

C'est également un point de vue éthique qui semble vouloir ouvrir une fenêtre sur la liberté et ses possibles. Rien n'est statique, chez Spinoza ; effectivement, par réalité et perfection on entend la même chose, il ne s'agit pas pour autant de se résigner à ce qui est, il s'agit aussi de passer à une plus grande

perfection. Si la philosophie de Spinoza est une philosophie de la joie, ou de la béatitude plus précisément, la joie est le passage d'une moindre à une plus grande perfection, d'un degré de réalité moindre à un plus grand degré de réalité.

Dans ma pratique personnelle, la lecture de l'œuvre de Spinoza et des études la concernant m'ont amenée à chercher des formes et à créer des sculptures à partir de cette pensée exigeante, qui rejette toute transparence de compréhension immédiate et de lectureursive.

La compréhension, fruit de l'effort et de la persévérance se trouve pour moi au croisement de la pensée et de l'intuition ; c'est à partir de ce terrain-là que j'essaie de construire mon travail artistique. Je ne sais pas si j'ai répondu à la question de l'actualité de Spinoza, mais il me vient à l'esprit une anecdote. Je suis née à La Haye aux Pays-Bas, et comme tous les Hollandais, notre famille se déplaçait en bicyclette. J'ai appris à faire du vélo très jeune, ce qui m'a permis de traverser la ville, de regarder et connaître les grandes statues en bronze au centre de La Haye qui représentent les principaux hommes d'état depuis le 17<sup>ème</sup> siècle. Tous les dimanches matin, j'allais avec mes sœurs à la piscine couverte pour apprendre à nager. J'étais la petite dernière et on se moquait de mon manque d'ambition.

Je regardais les sculptures et mon admiration allait toujours vers une œuvre très imposante représentant un homme assis, avec un livre dans la main gauche, et dans l'autre qui effleurait son visage, une plume.

Récemment un ami psychiatre / psychanalyste m'a posé la question, d'où venait mon intérêt pour Spinoza et je lui ai raconté cette histoire. L'ami : Ah, il t'a appris à nager alors !

Carla van der Werf, 2007  
(Budapest-Carnoules)

Notes :

1. Lettre du 22 février 1927
2. Philambule France Culture juin 1998
3. Bas Heijne *Spinoza à notre époque*
4. *Spinoza Philosophie pratique*
5. *Spinoza et la psychanalyse*
6. *Ethique III*, définition 1
7. *Guérir*
8. *Ethique III* ? Proposition 2 scolie

Bibliographie :

Spinoza *Œuvres complètes* Bibliothèque Pléiade NRF 1954

*Guérir* Miguel Benasayag Le bord de l'eau 2002

*Spinoza et la psychanalyse* Michèle Bertrand Studia Spinozana Volume 8 Köningshausen & Neumann 1992

*Spinoza philosophie pratique* Gilles Deleuze Editions de minuit 1981

*The unknown face* Rudi Ekkart Vereniging Het Spinozahuis 1997

*De steen vliegt - La connaissance de la liberté, Spinoza à notre époque* Bas Heijne Editions Arti et Amicitiae 1997

*Spinoza ou la prudence* Chantal Jaquet Quintette 1997

*En je zult spinazie eten* Jan Knol Wereldbibliotheek 2006

*La place du désir dans la philosophie eudémoniste de Spinoza* Robert Misrahi Mededelingen Spinozahuis 2002

*Spinoza et le spinozisme* Pierre-François Moreau Damon 2004

*Jacques Lacan* Elisabeth Roudinesco Fayard 1993

*Spinoza* André Scala Les belles lettres 2004

*Spinoza* Theun de Vries de Prom 1991

Reuves :

Magazine littéraire mars 1998

Magazine littéraire novembre 1998

Radio :

Philambule France

Culture juin 1998

La vie comme elle va France

Culture mars 2003

Les vendredis de la philosophie France Culture décembre 2003

Internet : <http://www.spinozaetnous.org/>



Carnoules (Var)

©JYF

## Une lettre du Dr Federmann



© J.M. Loos, 2007

[Adressée le 13 août 2007 à Monsieur le Président du Conseil Général des Pyrénées-Orientales].

Cher Monsieur,

Permettez-moi de vous faire part de quelques remarques inspirées par ma visite du site du Camp de RIVESALTES au courant du mois de juillet.

Travaillant sur la mémoire de la Shoah en Alsace et ayant participé à concevoir la plaquette du Chemin des Droits de l'Homme et de la Mémoire que je me permets de vous transmettre, j'ai, je dois vous l'avouer, été surpris par la quasi absence de signalétique concernant le Camp qui reste extrêmement difficile à trouver : je n'ai aperçu que 2 indicateurs routiers l'un à la sortie de l'autoroute et l'autre sur une route nationale.

Sur le site, en dehors de l'avertissement concernant le fait que le Conseil Général décline toute responsabilité en cas d'accident et les trois panneaux qui rappellent les grandes lignes de l'histoire du Camp et le projet de mémorial datant de 2003, le site reste désespérément pétrifié et comme souillé par le poids des ans et de l'abandon.

Nulle librairie ou centre de documentation, nul guide, nulle possibilité de se remémorer pour le commun des mortels l'internement des Espagnols, des Juifs, des Tsiganes et ensuite « l'accueil » des Harkis.

J'ai appris de surcroît qu'un centre de rétention était en activité là, comble de la permanence d'une logique de l'internement des étrangers indésirables !

En allant ensuite en ville à RIVESALTES j'ai constaté que la plupart des personnes interrogées ne pouvaient pas nous renseigner sur les rapports à l'histoire.

Il n'y a pas de plaque commémorative à la gare de RIVESALTES comme cela se fait couramment ailleurs.

J'ai simplement trouvé dans un bar-tabac de la ville deux livres qui font référence dans le domaine :

-FRIEDEL BOHNY-REITER : « Journal de Rivesaltes »

-ANNE BOITEL : « Le camp de Rivesaltes 1941-1942 ».

Veuillez agréer, Monsieur le Président et cher Concitoyen, l'expression de mes sentiments solidaires et vigilants.

Docteur Georges-Yoram Federmann,  
Président du Cercle Menahem-Taffel  
(Strasbourg)

Copie à Monsieur le Maire de RIVESALTES.

<http://www.mairie-rivesaltes.fr/>

<http://www.cg66.fr/culture/memorial/index.html>

## *Nos adieux à la Maison Jaune*

**Présenté au Colloque « Un Divan sur le Danube » à Budapest, le 18 mai 2007**



Plusieurs organisations internationales se sont récemment élevées contre la condamnation à mort de l'Institut National des Maladies Psychiatriques et Neurologiques (OPNI) ou, comme on le dit brièvement, de *Lipótmező* (« Les Champs de Léopold »), un monument d'établissement de santé, historique, culturel et patiné. L'Association Piotr-Tchaadaev a aussi fait entendre sa voix, en citant le livre de Istvan Hollós (*Mes adieux à la Maison Jaune*). István Hollós, un chef de service de cet institut

au début du XXème siècle, décrit ses expériences, déterminantes pour sa vie, dans ses mémoires. En même temps il forme l'image littéraire d'une culture, qui fait partie organiquement de l'histoire de la civilisation européenne, et qui est le produit à la fois de la Renaissance et du Siècle des Lumières : le monde des maisons d'aliénés, des asiles. Il paraît que ce monde touche à son terme dans notre pays aussi. Le développement des asiles était le résultat d'un mouvement humaniste de l'histoire des idées : les aliénés n'étaient plus des criminels, ni des possédés du diable, mais ils étaient des malades. C'est pourquoi ils devaient être gardés et soignés dans des institutions spéciales, et non pas dans des instituts pénitenciers. Tout un réseau d'institutions s'est ainsi développé dans la majorité des pays d'Europe. Le processus s'est déroulé durant le XIXème siècle sur le territoire du Royaume de Hongrie. Le premier asile s'est construit en 1863 à Nagyszeben (actuellement Sibiu en Roumanie). Le deuxième, c'était *Lipótmező*, la « Maison Jaune », soit l'institut en question bâti en 1868. Le monde des asiles est le succès d'un développement progressif, et il faisait partie intégrante d'une société donnée. Plusieurs expériences montrent que les sociétés paient trop cher pour les interventions idéologiques forcées dans leurs institutions. Au fond se cache l'idéologie que l'asile, l'hôpital psychiatrique, ainsi que la psychiatrie elle-même, sont des instruments de répression de la liberté de l'homme dans les mains des forces sociales oppressives. Mais les motifs des offensives des gouvernements contre des hôpitaux psychiatriques sont le plus souvent de nature économique. « L'hôpital coûte trop cher, il faut préférer les services légers, communautaires », etc. L'attaque radicale sans pareille contre la « Maison Jaune » en Hongrie est même présentée comme une réforme, faisant partie d'un paquet de réformes de santé. Des mesures de réduction analogues étaient effectuées dans d'autres domaines de la santé et de la vie sociale, pour équilibrer le budget national, et pour que les intérêts et les amortissements des emprunts puissent être payés.

Le monde des asiles semblait vraiment se scléroser. Quand même, des initiatives très importantes ont été prises après la Deuxième Guerre Mondiale, y compris le mouvement des communautés thérapeutiques, qui ont

radicalement transformé le milieu intérieur de ces institutions (voir la « Cage d'Or » dans notre pays). Les « Champs de Léopold » ont joué un rôle très important dans ce processus. Les portes des asiles s'ouvraient presque partout, et l'atmosphère des instituts devenait de plus en plus semblable à celle des hôpitaux généraux.



Des mesures d'origine idéologique et politique se sont par contre poursuivies. Des mouvements, des organisations, des soi-disant « églises » ont déployé le drapeau de lutte contre la psychiatrie et ses asiles. Quelques représentants de la profession psychiatrique ont aussi épousé les idées anti-psychiatriques, comme Thomas Szasz, psychiatre à New York, d'origine hongroise. Le promoteur emblématique de ce mouvement était Franco Basaglia, membre du Comité Central du Parti Communiste Italien à l'époque où la gauche était au gouvernement. Il pouvait, par conséquent, réaliser ses idées avec une rapidité extraordinaire. Les représentants de la profession ont élaboré des modèles alternatifs des services psychiatriques, et le processus a été baptisé « désinstitutionnalisation » (un mot dysarthrique...). Des organismes internationaux ont adopté ces tendances, et la Déclaration de Helsinki en 2005 était signée par des pays européens y compris la Hongrie. La Déclaration s'engage à soutenir la lutte contre les maladies mentales, et à développer les institutions de la psychiatrie communautaire. Le programme, qui est en cours depuis une trentaine d'années dans des pays de l'Europe de l'Ouest, devrait être réalisé chez nous, selon des informations de bonne source gouvernementale, pendant quelques mois.

Le destin des troubles du comportement humain, entraînant autant de souffrance, a une histoire spéciale. Une partie de ces troubles étaient toujours considérée par la société comme des maladies. D'autres, par contre, étaient prises pour des actes criminels. Le troisième groupe des comportements déviants était considéré comme la conséquence de l'intervention des forces surnaturelles. La maladie mentale, le comportement déviant était de la compétence des médecins, des prêtres et des organismes de l'ordre social. La conception et l'image de l'homme d'une époque donnée, et les forces de ces sous-systèmes, déterminaient au cours de l'histoire comment le domaine de la déviance était partagé entre ces trois acteurs, pour garantir la tranquillité des communautés et pour aider les malheureux.

Le traitement le plus facile du trouble du comportement se révèle de l'ordre policier : l'individu, sa famille, son groupe se défendent contre le comportement troublant de la personne déviante par force. Des organismes correspondants se formaient depuis les temps primitifs, dont la police, l'armée et les services secrets sont les formes contemporaines. On peut mettre au rang de ces mesures les villes du Moyen Age, entourées de murs, où les portes de la ville étaient fermées le soir. Ceux qui restaient en dehors (à cause d'une maladie mentale) périssaient, victimes des bandits, des sauvages, du froid, ou bien des chiens molosses de la ville (par exemple à Saint Malo).

La tâche de guérir était le privilège des prêtres depuis les temps primitifs, y compris le traitement de certaines maladies mentales. La fonction médicale et la fonction sacerdotale commencent à se séparer dans le monde hellénique classique. Certaines formes des états mentaux extrêmes peuvent être interprétées par le vocabulaire d'une religion. Il n'est pas par hasard que l'épilepsie porte cette distinction d'honneur dans son nom (*morbus sacer*). Dans le cas des troubles mentaux, dans les psychoses, c'est la mémoire de travail qui prend la commande du comportement au lieu de la perception des réalités du monde extérieur. C'est ainsi que l'image immédiate de la réalité transcendente se forme tant chez le sujet que dans les personnes partageant des expériences indirectement. Le désir ancestral de l'humanité se manifeste ainsi, jadis et

maintenant: à transformer le transcendent en immanent (ce qui signifie bien sûr l'anéantissement du transcendent).

Bien que l'autonomie de la profession médicale prenne forme dans le monde grec, la qualification médicale des troubles mentaux reste assez sporadique au cours de l'antiquité et du Moyen Age, et elle ne devient massive qu'à partir du XVIIème siècle. L'autonomie de la profession du psychiatre (plus justement de l'aliéniste) se forme univoque seulement au cours du XVIIIème siècle.

Les événements de nos jours montrent que les limites de compétence de la profession médicale ne sont pas du tout aussi concordantes que les psychiatres le prétendent. Les superstructures religieuses, juridiques, policières et médicales exigent leur part du grand gâteau de la déviance comportementale et de la souffrance psychique. Nous sommes témoins d'une modification nouvelle de l'ordre : l'antipsychiatrie post-moderne (p.e. la Scientologie) et ses représentants dans les pouvoirs publics sont en train de déposséder l'interprétation médicale, pour ouvrir le marché là où des pseudo religions, des philosophies ésotériques, des doctrines de salut paramédicales peuvent s'installer.

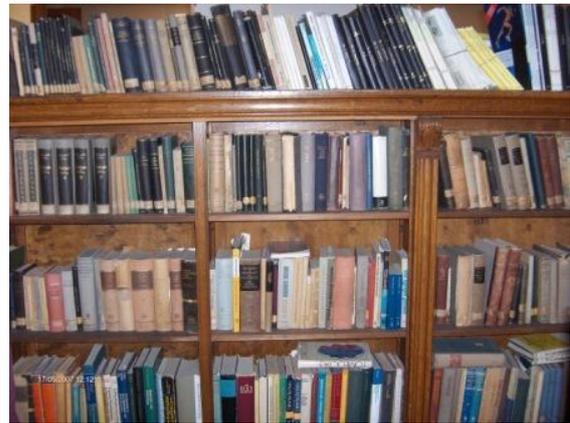
La manière la plus simple du traitement des comportements troublants les communautés est d'ordre policier. Le « crime » doit être extirpé de la société par la force pour la défendre.

Des comportements extrêmes (p.e. hallucinations, idées délirantes) peuvent s'emboîter sur un système d'idées d'interprétation religieuse. La crise épileptique peut être le résultat de la possession diabolique, des idées délirantes religieuses peuvent représenter le contact direct de la personne avec Dieu ou d'autres créatures surnaturelles.

D'autres troubles mentaux, par contre, se parent de l'image d'une maladie évidente, même dans le cas où les interprétations religieuses sont dominantes. La mélancolie du roi biblique Saul était soulagée de la musique jouée à la harpe de David.

L'analyse de l'histoire des maladies mentales au point de vue des relations de ces trois systèmes de procédés peut être instructive. Les relations montrent des changements dynamiques au cours de l'histoire. Si l'une d'entre eux gagne du terrain, l'autre ou les autres seront poussées à l'arrière-plan.

L'approche médicale était englobée par la fonction sacerdotale à l'aube de l'histoire. Les lieux de culte religieux étaient des maisons de cure en même temps (les *sérapeions* en Egypte, les oracles en Grèce). Quand le christianisme est devenu religion d'Etat, Constantin le Grand a fermé les églises païennes, tout en gardant la fonction curative : il a obligé chaque diocèse à instituer un hospice sur son territoire. Chez nous par contre, des hôpitaux seront fermés de nos jours, sans que les lieux thérapeutiques alternatifs seraient établis. L'approche médicale restait quand même en arrière-plan, et la vision religieuse était dominante jusqu'au Siècle des Lumières. Les troubles mentaux sont pour beaucoup, même aujourd'hui, les résultats de la dysharmonie avec le monde surnaturel (voir quelques mouvements religieux).



Le détachement progressif des sciences du monde métaphysique (la cause principale de la crise du monde moderne, selon Foucault) a fait mûrir les fruits du siècle de la raison. La métamorphose idéologique est restée conséquente en elle-même (comme au temps de Constantin le Grand) : si le trouble mental était maladie, des institutions correspondantes devraient être établies. Napoléon, par exemple, a décrété que tous les départements devaient instituer un asile central. Les métamorphoses du XXème siècle (y compris nos jours) ne sont plus conséquentes : la fermeture des hôpitaux psychiatriques n'est pas suivie du développement approprié des services alternatifs, et ceci en aucun pays d'Europe. Même la capacité des services ambulatoires souffre de restrictions en Hongrie.

Le rationalisme, le positivisme, le matérialisme avançaient au premier plan depuis le Siècle des

Lumières, qui servait de base pour la marche triomphale de l'interprétation médicale des troubles mentaux. La dernière décennie du deuxième millénaire était déclarée la « décennie du cerveau ». Les maladies de l'esprit sont alors des maladies du cerveau.

Cette métamorphose est surtout favorable aux complexes industriels en arrière-plan de la médecine (industrie pharmaceutique, technologie médicale, informatique etc.). Les maladies, y compris les troubles mentaux et psychiques deviennent des marchés de consommation.

Les compagnies industrielles sont intéressées dans l'élargissement du marché\*. Des mécanismes d'élargissement sont considérablement encouragés, par exemple les suivants :

- Définition des nouveaux syndromes cliniques
- Apparition des nouvelles spécialités médicales
- Qualification pathologique des troubles transitoires (par exemple dépression prémenstruelle, syndrome de fatigue chronique, reflux gastro-oesophagien non érosif)
- Syndromes « pré-cliniques » sous le nom « prévention »
- Mise au premier plan des facteurs de risque au lieu de maladies
- Regroupements sémiologiques (par exemple la « névrose » donnait la vie à une dizaine de « maladies »).

Ce dernier processus peut être aussi nommé « déconstruction ». Le savant des unités décomposées n'a plus la vue d'ensemble de la totalité, il perd le rapport avec les connexités de la réalité.

Le foisonnement des maladies dans telle mesure, l'augmentation, par conséquent, des dépenses de la santé inspirent de l'inquiétude aux hommes de l'administration des finances. La charge économique des maladies mentales sont en particulier inquiétantes : d'après les données de OMS cinq maladies mentales figurent sur le premier rang des maladies infligeant une perte économique dans la société. Il est facile à comprendre que le mot « dépression » enlaidit le visage du ministre (un médecin d'ailleurs).

Les gouvernements expérimentent des mécanismes divers pour contrôler la qualification médicale exagérée des problèmes somatiques, psychiques et sociaux. Une abondance des réformes sanitaires d'une part, un mécontentement des intéressés d'autre part,

caractérise la deuxième moitié du XXème siècle. Les maladies mentales sont spécialement touchées par ces processus socio-économiques.

Une vaine promesse non déclarée se cache finalement dans l'arrière-plan de cette tension : « Le moment de ta mort n'est pas encore arrivé, nous pouvons l'ajourner ». Les forces intéressées à l'expansion des dépenses sanitaires chuchotent ainsi à l'oreille des patients désespérés. La promesse porte ces mots dans la sphère mentale : « Ton bonheur n'est qu'une question des services appropriés ». Les premiers argumentent avec des statistiques de mortalité, les derniers prennent argument des paramètres de la qualité de vie.

Tout le monde accepte la nécessité des réformes dans le système de la santé. Nous n'avons malheureusement ni Constantin le Grand, ni Napoléon qui possèderaient une vision dépassant les cycles parlementaires. On a un manque encore plus grand de géants intellectuels qui pourraient déterminer des courants d'idées et influencer les hommes de décision. Nous n'avons ni Augustin, ni Descartes, qui pourraient préparer un tournant historique spirituel.

La réforme des services de santé mentale peut être interprétée alors dans une perspective plus large, historique et sociale.

La fermeture de la « Maison Jaune » s'inspire des bons exemples européens. La réforme de Basaglia en Italie est la plus connue. La majorité des pays ont suivi ce modèle. Les instituts avec une histoire de 100 à 150 ans ont été abandonnés avec la promesse que leur rôle serait repris en main par des services alternatifs (plus humains, non ségrégatifs, communautaires etc.). Ces alternatives ne sont pas établies, ou d'une manière insuffisante.

Aujourd'hui nous possédons déjà des résultats de recherches à long terme concernant les conséquences de la fermeture des « Maisons Jaunes », et de la réduction radicale des lits hospitaliers psychiatriques. La diminution des capacités médicales ne réduit naturellement pas la quantité des problèmes médicaux et psychiques. Mais les deux autres sphères d'intérêts (approche religieuse et policière) gagnent du terrain.

Une partie importante des patients psychotiques chroniques boutés hors des hôpitaux sont entraînés vers les instituts pénitenciers. La criminalité des malades

mentaux augmente de 5,6% par an depuis la fermeture des hôpitaux psychiatriques au Danemark. Le taux de criminalité des patients dépasse la moyenne de la population générale (il était au-dessous de la moyenne avant 30-40 ans). Une mise en garde particulièrement triste est le massacre à l'Université de Virginie, commis par une personne apparemment pathologique, ou le meurtre commis à Pau il y a quelques années (2004). Un homme paranoïaque a tué deux femmes à Kecskemét en Hongrie, il y a quelques semaines, en étendant son suicide d'une manière tragique. Plusieurs centaines de milliers de patients psychiatriques sont gardés en prison aux États-Unis, où le prix de journée coûte environ dix fois plus cher que le prix de l'hôpital chronique.



L'autre groupe important des patients se trouve dans les rues et augmente le nombre des sans-abri. Plus de la moitié des sans-abri de New York souffrent de schizophrénies qui n'arrivent jamais au médecin. Les dépenses sociales et sanitaires des sans-abri coûtent plus cher que les soins dans un institut chronique. Il y a des signes montrant que la solution religieuse des problèmes psychiques gagne en force. Surtout si on considère les idéologies anti-psychiatriques, comme la *Scientologie*. Quelques exemples :

- Augmentation de l'intérêt pour les doctrines ésotériques.
- Popularité des doctrines et pratiques paramédicales\*\*.
- Expansion des sectes et des pseudo religions promettant la santé mentale.
- Intérêt pour les religions et idées orientales.
- Mouvements charismatiques des religions historiques.

La maîtrise de l'expansion des dépenses sanitaires – au moins dans le domaine des maladies mentales – ne se révèle pas économique à long terme. Les mesures de contrôle ont souvent pour résultat l'augmentation des dépenses sociales.

Il est évident que les personnes en position de décision agissent sous l'influence des fausses idéologies, basées sur une image de l'homme. L'élaboration d'une image nouvelle semble être nécessaire, qui ne nous nourrisse pas d'illusions sur une vie éternelle terrestre et un bonheur sans nuage. Menacé d'une catastrophe écologique et démographique, l'homme affronte sa propre mort, et apprend à s'identifier en unité harmonieuse avec sa disparition.

Le devenir actuel de la « Maison Jaune », symbole éminent et respectable de la psychiatrie hongroise, quoi qu'il en soit, n'est plus la vitrine de l'intérieur d'une institution patinée par les ans, ni celle de la profession médicale. Tout comme le visage déformé de la personne se reflète dans les maladies mentales, la réception sociale des troubles psychiques reflète ainsi fidèlement la conscience que la communauté humaine en a.

László Tringer (Professeur de psychiatrie à l'Université Semmelweis de Budapest)

\*Voir à ce sujet : <http://www.prescrire.org/> et [www.isdbweb.org](http://www.isdbweb.org)

\*\*A comprendre comme dans l'expression paranormal, et non comme en relation avec les professions paramédicales en français.



Illustrations : photographies de Jean-Yves Feberey, 2007

<http://www.orszagoscivilforum.hu/>  
<http://www.opni.hu/>

## ***Un toit, des papiers, une école!***

*[Extrait du blog de l'ADN, Association pour la Démocratie à Nice]*

**08 octobre 2007**

### **Occupation Maison Blanche à Nice**



56 personnes représentant une quinzaine de familles, parmi elles, 27 enfants scolarisés. Des Français, des Tchétchènes, des Algériens, des Tunisiens, des Cubains, des ex-Yougoslaves...En commun : le destin d'exilés, le désir de vivre en sécurité, la capacité de s'intégrer vite et, pour les enfants, une soif d'apprendre qui les projette souvent en tête des classements.

Et puis, il y a ceux qui, par bonheur, ont été régularisés et aussi des citoyens français à qui aucun toit n'est proposé. Sur les 97 personnes ou familles concernées l'hiver dernier à Nice par le mouvement des "Don Quichotte", une soixantaine est toujours sans logement! L'an dernier, la circulaire Sarkozy a régularisé plusieurs centaines de familles dans la même

situation. Cette année, les mêmes, ou presque, apparaissent comme des délinquants à traquer. A leurs cotés, des familles de déboutés du droit d'asile se retrouvent à la rue, sous le coup de la menace d'expulsion, après avoir pourtant été protégés plusieurs mois, voire un an ou deux par leur statut de demandeur d'asile. Tout comme les oubliés de la circulaire Sarkozy, ils n'ont pas changé, ils ne se sont rendus coupables de rien, ils ont juste perdu un peu d'espoir.

Faut-il évoquer la situation de cette famille composée de deux femmes adultes et salariées, accompagnées des trois fils de l'une d'elles? L'aîné des garçons entre en terminale S après avoir révisé les épreuves de première à la lumière de la bougie dans un squat sans eau, sans gaz, sans électricité. Et que dira-t-on à cette jeune collégienne, première de sa classe malgré des problèmes de santé qui ont conduit sa maman à quitter une famille, une situation, des amis pour venir en France afin de la soigner? Que dira-t-on de ce pays qui, en effet, donne des soins et l'école tout en la menaçant d'expulsion?

Et que dit-on à toutes les personnes sans domicile à qui une solution avait été promise lors de la crise révélée par le mouvement des "Don Quichotte"? Nous sommes des militants d'organisations membres du « Réseau Education Sans Frontières 06 » et du « Rêve de Don Quichotte ». Nous décidons de soutenir ces familles en leur procurant un lieu de vie acceptable. Il s'agit d'un immeuble inoccupé depuis un an et actuellement sans affectation immédiate.

Enseignants, parents d'élèves, travailleurs sociaux, élus ou simples citoyens, nous avons tout tenté pour protéger des élèves contre l'insécurité que constitue pour leur scolarité la situation faite à leurs parents. Nous étendons notre soutien aux personnes privées d'un toit.

**Encore et toujours, nous réclamons :**

- l'examen diligent des demandes de logement urgentes formulées par les personnes privées d'un domicile,
- le traitement des demandes de régularisation formulées par les personnes sans titre de séjour, en raison des engagements internationaux que la France a ratifiés, concernant les risques de traitement dégradants que ferait courir à beaucoup d'entre eux le retour au pays d'origine,
- le respect de la vie privée et familiale
- la prise en compte de l'intérêt supérieur de l'enfant.

**Et nous demandons :**

- la reconnaissance par les pouvoirs publics de la volonté des résidents d'entretenir les lieux dans un état de propreté et de sécurité pour rendre possible la vie des familles et des nombreux enfants qui résident dans ces lieux inoccupés,
  - la reconnaissance par les pouvoirs publics de l'absence de trouble à l'ordre public par le fait que cette occupation de locaux privés, n'engendre aucun préjudice pour la population environnante.
- « La Maison Blanche » est un refuge pour abriter la vie personnelle et familiale, pour favoriser l'intégration et pour soutenir la scolarité. Elle sera aussi un lieu de vie

associative.

La journée a été longue mais après bien des peurs, nous sommes autorisés à rester, nous avons pris un repas tous ensemble, nous avons aidé les enfants à faire leur devoirs comme dans une grande famille. L'Association Saint- Jean-Baptiste, propriétaire du bâtiment, après bien des discussions et sous surveillance discrète de la police nous autorise à rester. Elle va réunir un Conseil d'Administration extraordinaire pour statuer sur notre sort.

**Passez à la maison blanche** 14, Bd Carabacel à 06000 Nice – Téléphone 06 68 59 81 59 ou 06 03 51 28 32 [information devenue obsolète]

**Source :** <http://ademonice.canalblog.com/>

**Pétition :**

<http://storage.canalblog.com/25/71/214363/17809690.doc>

### ***La Maison Blanche, suite et fin...***

vendredi 12 octobre 2007 11:33

*Le Tribunal de Grande Instance de Nice vient de rendre son verdict et a décidé l'expulsion immédiate des résidents de la Maison Blanche à Nice, qui sont pour la plupart des familles sans logis avec enfants scolarisés, avec ou sans papiers. Des recours sont possibles, mais non suspensifs. Ces familles et ce lieu ont donc besoin plus que jamais de votre soutien. Celui-ci passe notamment par votre présence physique à la Maison Blanche, de jour ou de nuit. Il faut que nous soyons les plus nombreux possible afin de résister pacifiquement à cette expulsion. Si vous venez soutenir les familles et les résidents, pensez à apporter de la nourriture et des boissons (sans alcool SVP) afin que nous puissions partager les repas. Si vous désirez passer la nuit sur place, pensez à amener du matériel de couchage. Il y en a encore sur place, mais assez peu. Enfin, pensez aussi à faire circuler ce mail le*

*plus largement possible. C'est urgent et important. Merci.*

ADN (Association pour la Démocratie à Nice)

samedi 13 octobre 2007 10:17

*Vendredi 12 octobre, Le Tribunal ayant statue sur une ordonnance d'expulsion pour les occupants de la Maison Blanche, la Préfecture a proposé une négociation. A 15 h ce vendredi, Eric DJAMARKORZIAN, sous préfet est venu sur les lieux avec les services de la DDASS, du bureau de l'admission au séjour, des associations en charge du logement, du service logement du Conseil Général pour apporter des solutions. Au terme d'une discussion qui fut longue, des solutions ont été proposées et mises en place. Tout le monde (40 adultes et enfants) est relogé dans des hôtels du centre ville dans l'attente d'un suivi personnalisé en vue d'un relogement pérenne. La Préfecture a diligenté des véhicules pour acheminer les familles et leurs bagages vers les lieux d'habitation. Départ émouvant mais avec la promesse de se revoir et de suivre les actions de relogement. A 21 heures la maison Blanche avait replongé dans son inutilité. Pour les 8 familles en situation irrégulière que nous suivons depuis des années, des rendez vous ont été pris mercredi toute la journée avec le service de l'admission au séjour pour examiner leur situation. Pendant ce temps, E.Ciotti, le député de la circonscription, qui n'est jamais venu sur les lieux a fait distribuer dans les boîtes aux lettres du quartier un tract indiquant sa propagande électorale. Il affirme qu'il avait tenu à dénoncer avec force cette occupation illicite qui utilise la détresse humaine à des fins politiciennes en faisant courir de très lourds risques à la sécurité des personnes, et qu'il avait demandé au préfet de procéder immédiatement à l'expulsion des étrangers en situation irrégulière. Plus aucune nouvelle par contre de Mgr Sankale, évêque de Nice qui avait pourtant annoncé qu'il apporterait son soutien aux familles.*

*L'association Saint Jean Baptiste, propriétaire des lieux, a appelé Peyrat pour lui demander d'édicter un arrêté d'expulsion. Nous en reparlerons ultérieurement.*

Teresa pour l'ADN

## **Ingeborg Bachmann (1926-1973)**

### *Böhmen liegt am Meer*

Sind hierorts Häuser grün, tret ich noch in ein Haus.

Sind hier die Brücken heil, geh ich auf gutem Grund.

Ist Liebesmüh in alle Zeit verloren, verlier ich sie hier gern.

Bin ich's nicht, ist es einer, der ist so gut wie ich.

Grenz hier ein Wort an mich, so laß ich's grenzen.

Liegt Böhmen am Meer, glaub ich den Meeren wieder.

Und glaub ich noch ans Meer, so hoffe ich auf Land.

Bin ich's, so ist's ein jeder, der ist soviel wie ich.

Ich will nichts mehr für mich. Ich will zugrunde gehn.

Zugrund - das heißt zum Meer, dort find ich Böhmen wieder.

Zugrund gerichtet, wach ich ruhig auf.

Von Grund auf weiß ich jetzt, und ich bin unverloren.

Kommt her, ihr Böhmen alle, Seefahrer, Hafenhuren und Schiffe unverankert. Wollt ihr nicht böhmisch ein, Illyrer, Veroneser, und Venezianer alle. Spielt die Komödien, die lachen machen.

Und die zum Weinen sind. Und irrt euch hundertmal, wie ich mich irrte und Proben nie bestand, dich hab ich sie bestanden, ein um das andre Mal.

Wie Böhmen sie bestand und eines schönen Tags ans Meer begnadigt wurde und jetzt am Wasser liegt.

Ich grenz noch an ein Wort und an ein  
andres Land,  
ich grenz, wie wenig auch, an alles immer  
mehr,

ein Böhme, ein Vagant, der nichts hat, den  
nichts hält,  
begabt nur noch, vom Meer, das strittig ist,  
Land meiner Wahl zu sehen.

*Ingeborg Bachmann: Werke Bd.1:  
Gedichte  
© Piper Verlag, München, 1978  
1961, Eine Produktion von Schweizer  
Radio DRS*

### *La Bohème est au bord de la mer*

Si les maisons par ici sont vertes, je peux  
encore y entrer.  
Si les ponts ici sont intacts, j'y marche de  
pied ferme.  
Si peine d'amour est à jamais perdue, je la  
perds ici de bon gré.

Si ce n'est pas moi, c'est quelqu'un qui  
vaut autant que moi.

Si un mot ici touche à mes confins, je le  
laisse y toucher.  
Si la Bohème est encore au bord de la mer,  
de nouveau je crois aux mers.  
Et si je crois à la mer, alors j'ai espoir en la  
terre.

Si c'est moi, c'est tout un chacun, qui est  
autant que moi.  
Pour moi, je ne veux plus rien. Je veux  
toucher au fond.

Au fond, c'est-à-dire en la mer, je  
retrouverai la Bohème.  
Ayant touché le fond, je m'éveille  
paisiblement.

Resurgie, je connais le fond maintenant et  
plus rien ne me perd.

Venez à moi, vous tous Bohémiens,  
navigateurs, filles des ports et navires  
jamais ancrés. Ne voulez-vous pas être  
bohémiens, vous tous, Illyriens,  
gens de Vérone et Vénitiens ? Jouez ces  
comédies qui font rire

Et qui sont à pleurer. Et trompez-vous cent  
fois,  
comme je me suis trompée et n'ai jamais  
surmonté les épreuves,  
et pourtant les ai surmontées, une fois ou  
l'autre.

Comme les surmonta la Bohême, et un  
beau jour  
reçut la grâce d'aller à la mer, et  
maintenant se trouve au bord.

Ma frontière touche encore aux confins  
d'un mot et d'un autre pays,  
ma frontière touche, fût-ce si peu, toujours  
plus aux autres confins,

Bohémien, vagabond, qui n'a rien, ne  
garde rien,  
n'ayant pour seul don, depuis la mer, la  
mer contestée,  
que de voir  
le pays de mon choix

### *Entre deux eaux*



Ventimiglia, entre Roya et Méditerranée, septembre  
2007 ©JYF

A quoi sert l'écrivain, cet être de papier ? Ce qui s'énonce n'est pas tenu d'obéir aux lois du vrai, du possible ou du familier, au contraire. Une chose n'est pas une chose, elle est déjà minée par ce qui la nie. Mais c'est de moi qu'il s'agit, puisque c'est écrit : *ich* veut dire je dans la langue allemande. Et sinon moi, « quelqu'un d'autre, qui ne vaut pas moins que moi ». Comme si le conte, ou ce qu'on nomme un poème, avait besoin d'une formule ou d'un intitulé pour éveiller notre croyance, à nous, les endormis.

Il était une fois, dans un royaume de fantaisie. La Bohème, de Shakespeare, ou l'Illyrie. L'éden ou l'enfer, l'Italie. Enfin la Bohème battue par les flots, situation non conforme à la géographie. Il ne serait pas séant d'analyser sur quoi se fonde une si futile créance. Si solidement bâtie, cependant, qu'on y va de pied ferme, *auf gutem Grund*. Il est un lieu digne d'exister. Des maisons, dit-on, s'y trouvent et des ponts qui ne font pas l'injure de s'effondrer. En somme, une terre idéale taillée selon les dimensions d'un rectangle de papier.

Et si je ne me lasse pas d'y croire, le temps de le lire ou d'y songer, c'est qu'il est permis d'espérer. A certaines conditions de frontière et de sens, de partage et de limite, commune peut-être : *grenzen* est le vocable. Voisin, limitrophe, en gros c'est à côté. Le plus ignorant peut le lire ainsi : j'ai le mot sous la main, sur le bout de la langue, à portée de mes doigts. *Grenz hier ein Wort an mich*. Et si je vais par le fond, je revis, car si j'ai perdu pied, au lieu de me retenir, la terre m'a sauvée grâce au nom que je lui ai donné.

Au gré des traductions, *unverloren*, ici, inverse l'affirmation d'un naufrage à propos duquel on s'interdit de désespérer. Opportunément, Hans Höller nous invite à lire le *Discours de Brême*, où Celan fait de la langue elle-même celle qui fut non perdue, la rescapée, sauvegardée, « malgré tout ». Mais il aura fallu qu'elle traverse. Le pouvoir de parler ne fut pas étouffé. Il serait singulier qu'on la brandisse comme

un drapeau, bannière entortillée de sons mouvants. Plus sobrement, c'est une raison de croire et d'espérer qu'on arrache au silence.

La même allocution, prononcée le 26 janvier 1958, voue le poème au destin d'une bouteille que l'on jette à la mer : advienne que pourra. L'histoire littéraire, scrupuleuse greffière, nous suggère que ce dialogue intéresse, outre leurs lecteurs, des auteurs qui se parlent tant qu'ils n'auront pas sombré. Celan le dit nettement : ce qui s'appelle un poème est quelque chose d'ouvert, en chemin vers un ailleurs. Il écrit : *Herzland*, signifiant Terre-Cœur ou plage du cœur, selon ce que le traducteur, plus ou moins littéral, en aura décidé. Mais il faut avoir déjà largué les amarres : non à l'ancre, non perdu.

Chaque jour s'impriment sur des tonnes de papier tant de mots dont on a pu penser, au moment de les écrire, qu'ils n'allaient pas si vite replonger dans le néant. Espoir vain, croyance futile, quoi ne finit pas par se détruire ? Permettez l'objection : dans le temps que nous vivons, n'est-ce pas, le poème est dialogique. Aurait-on l'idée saugrenue de parler s'il n'y avait personne pour nous écouter ? Mais les mots nous trompent et nous prenons pour Cythère, à la veille de nous embarquer, la blancheur de la page.

Car le lecteur attentif, s'il en a le courage, aura pris soin de noter que les polarités sont inversées : *Ich grenz noch an ein Wort...* De part et d'autre d'une ligne dont on ne saurait dire au juste ce qu'elle est, nous avons pivoté, le vocable et moi. Ce mouvement nous a donné la croyance, « pas toujours forte d'espérance », l'espoir fragile : ... *und ein andres Land*. Si le mot que j'imagine, dans la phrase, se change en un autre pays, c'est-à-dire qu'il en prend la place, il s'ensuit qu'il n'y a rien d'autre sur quoi faire fond, que de garder l'espoir en l'acte de nommer. La peste soit de ce charabia. On pourrait se contenter de dire : qu'il passe, le vagabond, le moins que rien. Il a pris ses désirs pour des réalités, ou fait

la réalité désirable. Nous échouerons les mains vides à la terre promise.

Admettons-le, le salut par les phrases est ce qui nous perd. C'est le Tu, la Bohème en avant de l'œuvre. Il y a manque si grand dans ce que nous lisons que la feuille blanche, une fois que le poème y est inscrit, ne tient jamais sa promesse de l'avoir comblé. Soit le je, soit le tu ; soit le mot, soit le pays. Mais l'être pour le poète n'est qu'un verbe qu'il se donne. C'est le mot de mon choix, *meiner Wahl*. Et dans ce miroir on se voit à l'envers, l'écriture est solitaire. Nous n'arriverons-nous jamais si chaque pas porte en lui l'appel de ce qui l'annule.

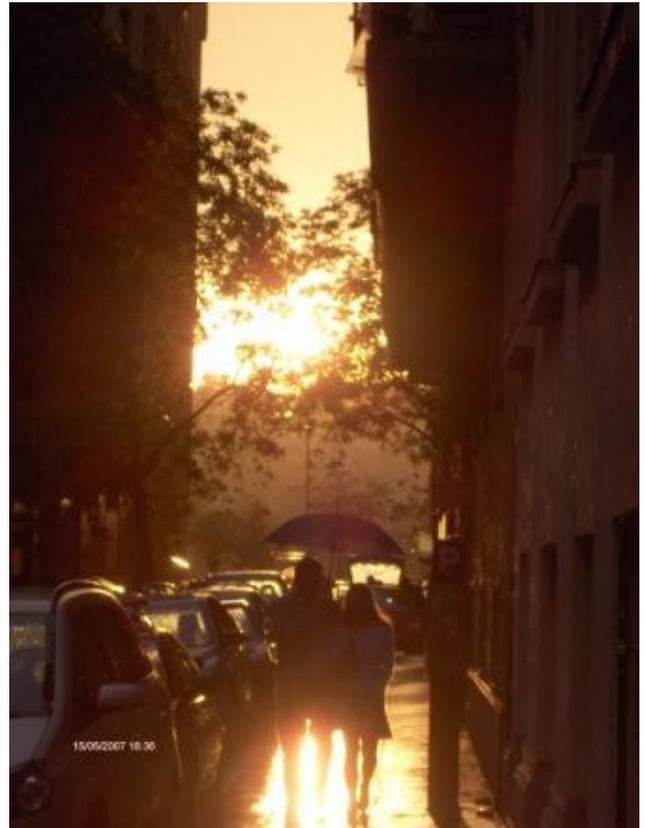
Où va-t-elle s'engloutir, la Bohème, quand le livre est refermé ? Dans les *Lettres à Felician*, sans redouter l'emphase, Ingerborg Bachmann avait déjà nommé son « royaume des amères béatitudes ». Tel est le paradoxe : qu'on ne cherche pas la frontières aux confins. Elle est enclose au-dedans. Et le trouble qui peut nous saisir, à la lecture, est sans doute issu de l'équilibre instable qui nous fait chanceler. Dans les *Lettres* encore, ouvrage de jeunesse, on trouve cette épitaphe en forme de question : « Que fera Dieu quand je mourrai ? » Encore faut-il être vivant pour se le demander. Mais rien n'est plus obscur que la flamme qui prétend nous éclairer.

Gérard Weil (Nanterre)

[www.monumenta.com](http://www.monumenta.com)



## *Lili Marlene*



Je viens enfin de comprendre mon aversion, aversion physique, avec dégoût et frissons, pour cette chanson d'un autre temps. Cette pauvre fille dans la nuit grise, froide et brumeuse, au pied d'un lampadaire, fille à soldat qui attend à la porte d'une caserne le « client », n'est autre que ma mère.

Ma mère, dernière de quatre, aurait dû s'appeler Denis, ce fut Denise.

A la fin de la guerre la famille revint en Alsace. C'était la crise du logement et à plus de vingt ans elle couchait dans le salon. L'appartement était exigu, sans intimité, avec un frère aîné inquisiteur et une mère dictatoriale, à qui il fallait reverser entièrement son salaire. Elle s'est permise d'ouvrir l'enveloppe de sa première paye pour en prélever un peu « d'argent de poche ». Ce fut un scandale tel que jamais plus elle ne se permit de violer la rétribution de son labeur. Il ne restait qu'une solution pour échapper à cet enfer : le mariage.

Là encore, en bon dictateur, c'est sa mère qui s'est mise en quête d'un mari. Elle avait déjà marié sa fille aînée à un homme de vingt ans

plus âgée qu'elle. Mariage contraint, dans le devoir. La mère reproduisait fidèlement le schéma ignorant le désir. C'est le règne de la marieuse, caricature que j'ai retrouvé dans « le violon sur le toit ».

La mère et la sœur aînée se sont liguées contre le désir, elles qui se sont soumises à la loi du devoir, ne pouvaient supporter de voir le désir. Elles ont intercepté le courrier d'un amoureux. Ce secret a été dévoilé trente ans plus tard, par la sœur.

C'est la lutte entre deux principes le principe du désir contre le principe du devoir ; le désir : invention, rupture, découverte, la vie, être ; le devoir : reproduction, conformisme, soumission, rester élément de la tribu, dans le rang.

La mère a essayé de refaire le coup du gendre plus âgé à sa cadette, à croire qu'elle se choisissait un mari pour elle, la mère. Ce fut la révolte. Enfin un Non.

La rencontre des deux êtres qui allaient devenir mes parents fut étonnante. Mon futur père devait lui aussi subir des pressions du milieu familial. Il se présenta un samedi à la porte de ma future mère. Le frère aîné alla ouvrir en disant qu'il allait foutre à la porte ce probable représentant en aspirateur. « On dit qu'il y a une fille à marier ici. » voilà les termes exacts de ce prétendant. Il lui proposa d'aller à Bâle, mais avant il fallait qu'il passe chez lui. Elle accepta. Quelle ne fut pas la surprise de la fille de retrouver chez les parents du prétendant, sa propre mère. Celle-ci lui avait dit qu'elle allait en ville.

En proposant de l'accompagner, la fille s'est vue opposer un refus net. C'était donc ça. Elle découvrait sa mère en pleine négociation en vue d'une union éventuelle. Les deux familles étaient cousines éloignées. Les « négociations » ont abouti. La mère a réussi à vendre sa fille avant qu'elle ne porte Catherinette. Drôle de vente. Devant sa fille, la mère a donné au gendre la dot. Il s'agissait tout bêtement d'une partie de la paie de la fille accumulée au cours du temps. La somme était dans l'enveloppe de la paie. Il s'en saisit, l'ouvrit, et se mit à compter les billets sans plus de retenue.

Drôle de transaction. Qui achète quoi ? La mère achète un mari pour sa fille qui le paie avec ses sous. C'est la fille qui paie. Elle n'a pas arrêté de payer.

La première et la seule fois que nous nous sommes parlés, fut avant son hospitalisation, une semaine avant son décès. Elle m'a révélé

son vécu, juste avant son mariage. Sa mère a décrété qu'elle n'aurait plus besoin de ses chaussures de montagne. Elle les lui a confisquées au profit de son frère aîné. Cet épisode en rappela un autre. La mère trouva qu'elle avait un beau bijou, et demanda de le lui donner. En bonne fille elle se démit de celui-ci. Quelle ne fut pas sa surprise de voir sa sœur lui monter le beau cadeau qu'elle avait reçu pour son anniversaire, de la part de sa mère. C'était son collier. Aucune révolte devant tant d'injustice, la soumission à la tyrannie était totale.

Elle est partie d'un tyran pour un autre tout aussi redoutable dès lors qu'on s'opposait à lui. Elle s'était mise à l'abri d'un chêne, rigide ne supportant aucune opposition. Ce chêne était si rigide qu'il n'a pas supporté que sa mère s'oppose à lui pour une brouille, un différent d'ordre administratif, allant jusqu'à se pendre. Il est monté au grenier prit une corde la fixa à une poutre basse, se la passa autour de cou et fléchit les genoux. Cela suffit pour y passer. Alerté par la grand-mère, mon grand père s'est précipité à la suite de son fils et coupa la corde in extremis.

La soumission à l'ordre établi et le respect d'un système archaïque résume la vie de ces êtres pris dans les rets d'une morale rigide, imposée par l'Autre.

Mon père a bousculé le système en le renforçant à son insu, en le rendant encore plus rigide. Il s'est fait le représentant de sa Loi. Une loi rigide à son image, avec ses soutiens et piliers qui ne l'ont pas mise en doute, ma mère et mon frère, une loi de chêne, une loi de chaînes.

Le but ultime de l'éducation de ma mère a été d'amener ses filles vierges au mariage. La plus jeune fit un calcul rapide. Aîné, je suis né fin octobre. Son mariage a été célébré fin février : un mois trop tard. Elle rougit et détourna son visage.

La remise en cause du système s'avère intolérable. Toute tentative de sortie était potentiellement sanctionnée soit de façon directe, fusil en main, soit plus sournoisement. J'entends la phrase de mon père à l'ombre du prunier : « Je ne sais pas pourquoi mais j'ai tout fait pour casser ton mariage, sans savoir pourquoi ». Moi, je sais pourquoi ; il aurait bien voulu une bru choisie par ses soins, comme la mère de ma mère a choisi son gendre et l'a imposé à sa fille aînée, mon père en patriarche l'aurait bien « testée » avant de fêter les

épousailles, comme il aurait voulu que je sois boucher pour écouler ses agneaux, pour rester à tout jamais dans la prison dont il s'était institué geôlier. Je me suis échappé non sans y laisser une partie de moi-même ; tout ce temps qu'il m'a fallu pour que je prenne conscience de l'univers clos dans lequel tout ce monde évoluait. Cet univers n'a tenu que par manque de courage, par manque d'opposition, par soumission. Pour faire la guerre il faut être deux, je ne serai pas celle là (parole de la mère). Ce sera donc mon devoir que de rentrer en résistance.

La « négociation », une certaine reconnaissance à pied d'égalité, a eu lieu le jour du décès de la mère. J'ai enfin pu être entendu et dire ce que personne n'avait jamais osé : la tyrannie qu'il a exercée. Il ne savait pas. Il pensait comme tout dictateur, être le meilleur des hommes. Mais comment réparer ? Il n'a pas su, malgré la voie indiquée. C'était trop long, trop loin. Pour un roi c'est tout de suite ou jamais.

Je rejoins mon couloir. Je rejette ce monde où seul règne le devoir et la soumission, un univers fasciste avec un chef vénéré et ses sbires. Ce monde s'est écroulé à la mort d'un pilier principal, ma mère et à la défection de son auxiliaire, mon frère qui a refusé de le recueillir chez lui. Le roi est nu, le chêne s'est brisé d'un coup de hache, d'un coup de fusil.

Je suis ailleurs, dans un monde de raison qui refuse le oui et amen, ainsi soit-il (s'esch a so\*).

AKFAK

\* "C'est ainsi", en dialecte alsacien, presque aussi intraduisible qu'incontournable...

## ***L'agrégation des draps et la propreté de la philosophie***



Depuis bientôt deux siècles, l'université française nous a habitués au terme d'agrégation pour désigner l'un de ses plus prestigieux titres, obtenu à l'issue d'une préparation et d'un concours difficiles. Dès lors, on voit mal pourquoi des objets aussi communs que des draps pourraient à leur tour avoir envie de s'agrèger, au sens très physique du terme. On les imagine plus volontiers sous deux états : dans le premier, ils sont soigneusement lavés, "blanchis", repassés et empilés dans Dieu sait quelle armoire normande ou de grand-mère, au milieu de parfums fleuris. Chacun agrémentera cette première notion des réminiscences de son choix.

Dans le deuxième état - et c'est volontairement que nous n'envisagerons pas leurs "états de service", ce qui nous conduirait à une phénoménologie qui dépasserait de beaucoup l'enjeu de ce petit divertissement -, nous les retrouvons froissés, roulés en boule, au fond d'un coffre, d'un panier en osier, ou d'un tambour de machine à laver. Plus grand'chose de commun avec l'ordre parfumé évoqué précédemment. Les draps ont donc vécu, certes moins intensément que celles et ceux qu'ils enveloppèrent avec douceur et discrétion, ils en ont vu de toutes les couleurs, mais ils sont promis à un nouveau cycle, à de stimulantes baignades dans des eaux diversement aromatisées et chauffées, à de douloureuses torsions, mais pour les plus chanceux, quelques heures passées étendus au soleil, exposés au vents de la mer ou de la montagne, leur redonneront la vigueur nécessaire à un nouvel emploi.

Quant à la philosophie, elle requiert des qualités de repassage et d'empilement, de torsion et d'exposition, connaît gels et dégels, apporte sa consolation au cœur des plus difficiles épreuves. En quoi aurait-elle besoin de souscrire aux rituels étriés d'une propreté petite-bourgeoise, dont l'hypocrisie est la caractéristique principale?

C'est précisément à ce point de rencontre entre l'exercice de la pensée et l'ingrat travail des lavandières, remplacées par les lessiveuses puis par les machines à laver, que nous voulions amener le lecteur curieux d'élaborations en buanderie.

Cette rencontre s'effectue au moyen de deux rites, un rite jaculatoire et purificateur concentré dans l'édifice hélas disparu du

lavoir, et un rite funéraire que nous nous plaisons à appeler l'ensevelissement du concept.

La mythologie du lavoir fait référence à une communauté de femmes, de condition modeste généralement, et se retrouvant à accomplir ensemble le travail de lessive, souvent à jour fixe. S'il est recommandé de laver son linge sale en famille, l'ancien usage conduisait à de longs échanges, les langues se déliant à mesure que les mains s'engourdissaient dans l'eau froide. Probablement les mains des lingères ont beaucoup souffert, mais la postérité semble ne rien avoir retenu à ce propos. Le mot de lessive a des origines bas latines, et cette activité semble devoir rester confinée à une gloire discrète et domestique, surtout à l'heure où de puissantes et bruyantes machines se chargent de l'ensemble des opérations. Parmi ses multiples significations, du produit à l'action, il importe de rappeler aussi que la lessive peut désigner le linge à laver comme le linge fraîchement lavé, ce qui ne manque pas de piquant quand on se souvient des deux états des draps que nous avons évoqués tout à l'heure. Cette unité de désignation nous permet de comprendre en quoi la démarche philosophique peut purement et simplement nous dispenser de séparer les deux états des draps - quelle mesquinerie que de vouloir appliquer une distinction ontologique au même objet en fonction de sa présentation à plat ou en boule -, alors qu'en politique, la non séparation des draps des états pourrait provoquer un incident diplomatique.

Notons pour finir que, des draps classiquement en lin (en italien *lenzuoli*) au linge, du linceul à la lingerie, c'est le lin qui tient la place essentielle dans le lexique, même si le coton l'a supplanté dans les faits.

Dernier volet de cette petite étude cousue de fil blanc, ce que nous souhaitons appeler ensevelissement du concept. Le verbe ensevelir signifie aussi envelopper d'un linceul, avant l'ensevelissement sous la terre. C'est dire que le destin du concept est proche de celui du corps, et que son maniement demande à peu près autant de précautions oratoires et "gesticulatoires". L'ensevelissement du concept, ce serait un peu la dernière étape d'une démarche philosophique bien comprise : naissance, vie et mort du concept, qui d'être ainsi assimilé à un être vivant, gagnerait en crédibilité auprès des masses laissées dans l'ignorance. Une fois enseveli, le concept

reposerait en paix, et n'empêcherait plus les penseurs du futur de dormir tranquilles. Un rite commémoratif annuel, agrémenté de quelques fleurs et oraisons, serait amplement suffisant à en assurer la mémoire pour les générations suivantes. Parmi les concepts auxquels nous souhaitons un rapide ensevelissement - qu'on nous entende bien, il n'y a aucune animosité à leur endroit, c'est d'une logique de l'empilement et de l'instauration de nouveaux cycles philosophiques qu'il s'agit -, retenons la sandale d'Empédocle, la balance de Roberval, la souris kantienne, la courtilière de Bergson et le caméléon lacanien.

De cette rapide promenade au coeur de questions fondamentales, nous retiendrons qu'il ne faut pas s'attarder à l'état des draps, que la disparition du lavoir nous contraint à l'invention d'une nouvelle praxis, que nous nous proposons de codifier sous le nom d'ensevelissement du concept. Nous entendons déjà les sarcasmes des penseurs en bonnet de nuit, qui pensent que la philosophie ne peut survivre qu'au voisinage de l'être incandescent d'une chandelle. Nous n'aurons pas la cruauté de la leur moucher, mais qu'ils nous laissent "lâcher le château pour courir vers le râteau" (Hergé).

J.Y. Feberey (Nice, mai 1996)

### ***Grand succès pour le double vernissage des 20 ans de l'Atelier d'Art du Centre Hospitalier Henri-Guérin à Pierrefeu-du-Var***

Le 11 octobre 2007 au Fort-Napoléon de La-Seyne-sur-mer, puis le 12 octobre 2007 au CH Henri-Guérin, les œuvres des patients de Pierrefeu ont trouvé leur public, admiratif, surpris, séduit, mais plus encore convaincu de l'importance de ce travail au long cours. Celui-ci n'est en effet pas une simple pratique éducative ou de réinsertion, mais l'aboutissement d'une démarche de création personnelle que les arts-thérapeutes, eux-mêmes souvent artistes, ne font que soutenir et accompagner, avec modestie et persévérance.

Dans une période où tant de menaces pèsent sur la psychiatrie institutionnelle, cet événement a donné la preuve qu'elle était encore bien vivante et qu'elle ne demandait qu'à s'ouvrir sur la société dite civile. L'art est à tous, non ?

[www.vartelevision.fr](http://www.vartelevision.fr)

## Colloques

**Merano (Italie), du 21 au 23 novembre 2007 :**

Comment empêcher les structures intermédiaires (ou alternatives) de devenir des lieux de chronicisation en miniature ?

Renseignements : [piotr-tchaadaev@wanadoo.fr](mailto:piotr-tchaadaev@wanadoo.fr)

**Budapest, 8-9 mai 2008 (à confirmer) : 5<sup>ème</sup>**

Colloque « Un Divan sur le Danube », dont les modalités seront très prochainement définies.

Renseignements : [piotr-tchaadaev@wanadoo.fr](mailto:piotr-tchaadaev@wanadoo.fr)

**Milano, 24-25 mai 2008 :**

“Secolarizzazione et rinascita del religioso - Sécularisation et retour du religieux”, organisé par Association lacanienne internationale, Associazione lacaniana – Milano & Laboratorio freudiano per la formazione degli psicoterapeuti. Renseignements : Marisa Fiumano [lfiumano@tiscali.it](mailto:lfiumano@tiscali.it)

## Musique

**Ensemble Baroque de Nice, direction Gilbert Bezzina**

**Vendredi 14 décembre à 20h30 & dimanche 16 décembre à 16h30**

Eglise Saint-Martin – Saint-Augustin

**Concert anniversaire « Les 25 ans »**

P. Hellendaal – G. Muffat – A. Corelli

Création mondiale du concerto grosso opus XII de Jaroslaw Adamus

<http://www.ensemblebaroquedenice.org/>

## Cinéma

**Paris, 17-23 octobre 2007 : 8<sup>ème</sup>** Festival

international du film contre l'exclusion et pour la tolérance, Cinéma Le Mistral, 70, avenue du Général Leclerc, Paris (14<sup>ème</sup>).

Renseignements : [www.fifet.org](http://www.fifet.org)

## Bibliographie

Alain Bihl, *La Novlangue néolibérale*, Editions Page deux, 2007

Yousef Al-Mohameed, *Loin de cet enfer*, Actes Sud, 2007

T.W. Adorno, *Mes rêves*, Stock, 2007

T.W. Adorno, *La psychanalyse révisée*, L'Olivier, 2007

Marcela Iacub, *Aimer tue*, Stock, 2005

Hanania Alain Amar, *De Don Quichotte à Don Juan ou la Quête de l'Absolu*, L'Harmattan 2007

Hanania Alain Amar, Thierry Feral, Michel Gillet, Jérôme Maucourant, *Penser le nazisme, éléments de discussion*, L'Harmattan, 2007

Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, Christian Bourgois, 2007

## Liens

Noms d'oiseaux en italien :

<http://www.scudit.net/mdanimali.htm>

## Sommaire

*Editorial* page 1

*L'actualité de Spinoza dans l'art et la thérapie* page 2

*Une lettre du Dr Federmann* page 7

*Nos adieux à la Maison Jaune* page 8

*Un toit, des papiers, une école!* page 13

*Ingeborg Bachmann (1926-1973)* page 15

*Entre deux eaux* page 16

*Lili Marlene* page 18

*L'agrégation des draps et la propreté de la philosophie* page 20

*Colloques Musique Cinéma Bibliographie*

*Liens* page 22

## « Il Volantino Europeo »

Bulletin internautique trimestriel de l'Association *Piotr-Tchaadaev*, 9, rue du Parc-de-Clagny, 78000 Versailles. Président d'honneur : Alexandre Nepomiachty  
N° FMC Piotr-Tchaadaev  
11 78 051 1778

Toute correspondance ou article est à adresser à Jean-Yves Feberey

Secrétaire de Rédaction provisoire (depuis 2003)

9, rue Bonaparte 06300 Nice, ou à

[jean-yves.feberey@wanadoo.fr](mailto:jean-yves.feberey@wanadoo.fr)

ou encore à

[piotr-tchaadaev@wanadoo.fr](mailto:piotr-tchaadaev@wanadoo.fr)

## Prochaine parution : janvier 2008

Merci de nous transmettre vos manuscrits pour le 31 décembre 2007.